



Mobilités sensibles urbaines. L'exemple de l'écoute musicale

Anthony Pecqueux

► To cite this version:

Anthony Pecqueux. Mobilités sensibles urbaines. L'exemple de l'écoute musicale. 2018, p. 20-22. hal-01968618

HAL Id: hal-01968618

<https://hal.science/hal-01968618>

Submitted on 23 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mobilités sensibles urbaines. L'exemple de l'écoute musicale

Anthony Pecqueux est chargé de recherche CNRS au sein de l'équipe Cresson dans l'unité *Ambiances Architectures Urbanités* (AAU, UMR1563, CNRS / École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble et de Nantes / École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble / École Centrale de Nantes). Co-rédacteur en chef de *Tracés*, revue de sciences humaines, ses travaux portent, en partie, sur l'analyse des bruits, des sons et des musiques en ville.

Parmi les nombreux tournants que connaissent régulièrement les sciences humaines et sociales, le *Mobility Turn*¹ nous éloigne du paradigme du déplacement (la mobilité comme moyen pour la seule fin de se rendre d'un point A à un point B), au profit d'une mobilité qui peut être une fin en soi, notamment par les activités que les agents y mènent. Le téléphone portable a souvent servi d'étendard pour cette mobilité équipée et engageante : occupée, pour le dire en un seul mot. Comme souvent avec de tels tournants, ils correspondent peu ou prou à « un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser » (selon le bon mot de William James à propos du pragmatisme). Dire cela ne revient pas à relativiser les apports du *Mobility Turn*, mais à prendre conscience de ce qui a pu le précéder.

Par exemple, si l'on en croit le sociologue Erving Goffman, les journaux pourraient être de dignes ancêtres du téléphone portable :

Une grève de diffusion des journaux, en 1954, aurait eu pour conséquence de priver les usagers du métro londonien d'un écran derrière lequel se cacher pendant leurs trajets — rien derrière quoi se retirer et garder une contenance. Du coup, ils ont dû apparaître en train de ne rien faire, ce qui pour des Anglais de classe moyenne implique une légère désorientation dans la situation, une forme d'exposition de soi ou de 'sur-présence'.²

Cette anecdote intervient alors que Goffman opère une distinction importante entre l'engagement principal et l'engagement secondaire au sein de nos activités. Cela permet d'appréhender ce qu'on désigne communément désormais sous le terme de « multi-activité » (*multitasking*), à savoir la capacité à faire plusieurs choses en même temps, en prêtant plus ou moins d'attention à ces différentes activités simultanées. Une telle superposition d'activités impliquant des engagements différentiels est particulièrement adaptée au paradigme de la mobilité, puisque même si nous remplissons nos déplacements de quantité d'activités qui vont les enrichir, pour autant nous nous déplaçons bel et bien. Différents artefacts forment pour lui des « sources transportables d'engagement » : non seulement journaux, livres, tricots, mais aussi désormais téléphones portables, lecteurs mp3, etc.

Mobilités sensibles urbaines

La grève des journaux de Goffman n'est pas qu'anecdotique mais rappelle une évidence : les pratiques du monde social n'ont pas attendu les sociologues. L'un des enjeux de l'analyse devient alors de replacer ces pratiques dans le chaînage de leurs émergences, dans leur sérialité. Le premier de ces chaînages pourrait être thématisé sous l'expression de mobilités sensibles urbaines. En effet, il est possible de retracer (à grands traits ici) comment les usages des sens en ville sont progressivement devenus une des façons d'interroger la vie métropolitaine, à partir de la modernité industrielle surtout dans la mesure où elle consacre (entre autres traits décisifs) une profonde mutation à la fois des villes et des moyens et modes de communication.



Écouter de la musique dans le métro, en lisant un journal et en manipulant son portable
© Anthony Pecqueux

Depuis lors, il n'est plus nécessaire d'aller chercher l'information sur (la) place, elle vient potentiellement chez soi ; parallèlement, la ville se traverse plus aisément et rapidement. La porosité grandissante entre vie privée et vie publique, vie du foyer et vie professionnelle, etc., occasionne de multiples modifications, largement documentées. Pour mon propos, il est possible de parler de mobilités sensibles urbaines, à travers lesquelles s'exprime une forme d'analyse sensorielle de la ville. Cette dernière est déjà présente chez les hygiénistes, avant d'être théorisée comme expérience du choc par Walter Benjamin. Au même moment ou presque, émerge la figure du flâneur, qui connaît des prolongements au ^{xx}e siècle avec l'errance surréaliste et la dérive situationniste ; ces variantes contribuent à consacrer le caractère ambulateur, mobile, de cette analyse sensorielle.

C'est aussi dans ce cadre que la figure du flâneur sort de sa sphère esthétique originelle pour caractériser plus largement les citadins des métropoles du ^{xx}e siècle. Elle s'adosse en même temps sur la prédominance de l'œil (son « hypertrophie », dira Isaac Joseph dans *Le passant considérable*), et trouve en certains lieux de la modernité urbaine des terrains d'exercice privilégiés : non seulement les gares, places, passages, mais aussi les transports en commun, puis les centres commerciaux, etc. L'évolution de cette figure est liée à celle des sociétés qui l'accueillent : si le flâneur baudelairien arrête son œil en étant choqué par l'extraordinaire (telle une passante évanescence), l'errant surréaliste cherche dans le théâtre urbain des scènes

1. Sheller M. & Urry J. 2006, The new Mobilities Paradigm, in *Environment and Planning A* 38 (2) : 207-226.

2. Goffman E. 2013 (1963), *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Economica, note 2 : 46-47.

et acteurs pittoresques (les prostituées, les voyantes, les voyous...). La dérive situationniste de son côté s'intéresse plus à l'ordinaire, mais un ordinaire non ennuyeux, créateur de « situations ». Il s'agit alors de se laisser imprégner par les ambiances pour parvenir à une connaissance objective des lieux. À l'opposé de ces figures se situerait une autre, celle du passant indifférent, qui ne regarde que d'un œil — l'homme de la foule ou de l'anonymat urbain. Entre ces deux excès, se dessinent toutes les formes nuancées d'attention et de perception, qui participent d'un « être-en-ville », d'un « faire-l'expérience-de-la-ville ».

La musique relocalisée dans l'espace public

Au sein de ce mouvement général, je voudrais m'arrêter sur l'écoute musicale comme manière de peupler nos déplacements urbains quotidiens. En effet, elle gagnerait également à être replacée dans sa propre série : l'actuel téléphone portable ou lecteur mp3 n'a pas été précédé que par le *walkman* des années 1980, mais au moins déjà par le *ghetto-blaster* des années 1970 ou le transistor des années 1950. Ces différentes innovations sont à replacer dans la série des parades technologiques inventées au cours de la modernité culturelle pour contrer ce qu'on pourrait appeler l'irrécupérabilité sonore : un son ne peut être « touché » ni « tenu », à peine émis il est déjà enfui.

Depuis l'invention du phonographe en 1877, jusqu'à l'actuel format numérique par lequel tend à s'éprouver de plus en plus le rapport à la musique, se trouve ainsi en jeu un processus de miniaturisation du son grâce auquel on peut écouter de la musique sans avoir le musicien avec soi. À partir du transistor, trois facteurs s'agrègent : la portabilité de la musique en tout lieu ; l'individualisation de l'écoute (dans la chambre, avec des oreillettes, etc.) ; mais aussi sa potentielle publicisation. Ces trois facteurs forment la dynamique actuelle par laquelle les technologies de privatisation de l'écoute musicale se trouvent « relocalisées » dans l'espace public — tant sur les pelouses ou plages urbaines que dans les transports en commun, tant pour des usages individuels ou de sociabilité que pour des formes de provocation sonore.

Documenter l'écoute musicale mobile

Munie de ces prémisses, l'enquête ethnographique n'est pas seulement informée par le passé, elle peut problématiser les enjeux des pratiques de mobilité. En l'occurrence, l'enquête a porté sur les auditeurs-baladeurs, ces urbains ordinaires qui écoutent de la musique à travers des oreillettes lors de leurs mobilités urbaines. Cela a consisté à réaliser avec eux leurs trajets habituels (du type domicile / travail) en procédant à une filature ethnographique collaborative à distance moyenne, complétée par des pauses régulières au cours des trajets afin de commenter avec eux aussi bien leur écoute musicale que leurs formes d'attention (ou non) à l'environnement urbain traversé.

Pour ce type d'approche qui vise à restituer au plus près l'action en train de se faire, les méthodes ne sont pas seulement un moyen en vue de documenter et analyser une portion du monde social, mais de véritables acquis du processus d'enquête lui-même. En effet, il ne serait que peu heuristique de plaquer des méthodes élaborées par ailleurs ; elles doivent s'ajuster à l'action dont il s'agit de rendre compte dans tout son univers de sens et d'accomplissement.

En l'occurrence, il s'est agi de moduler en plusieurs endroits la méthode des parcours commentés³, mise en place pour faire parler sur

l'expérience sensible d'un parcours au sein d'un espace pendant la réalisation même de ce parcours ; bref, une méthode qui couple un dire à un faire pour approcher l'expérience sensible d'un espace. Pour appréhender l'expérience musicale des auditeurs-baladeurs lors de mobilités urbaines quotidiennes, la méthode des trajets post-commentés s'est imposée en opérant deux principaux déplacements :

- 1) Pratiquer les trajets des auditeurs-baladeurs et non leur imposer un parcours, dans la mesure où la problématique des mobilités fait porter la focale sur les acteurs qui se déplacent et non sur les espaces en tant que tels.
- 2) Le préfixe « post » vise à ajuster la part de commentaires à l'activité en train de se dérouler, voire aux artefacts utilisés. Ici, l'activité comprend l'écoute musicale d'une part, et la mobilité d'autre part ; ce sont donc des pauses qui ont été aménagées au sein des trajets pour revenir sur ces activités au plus près de leur accomplissement même et à partir des observations notées par l'enquêteur.



Traverser à un feu rouge en écoutant de la musique © Anthony Pecqueux

Se trouve ainsi finement documenté un ensemble de pratiques et de perceptions, pour certaines à peine remarquées par les auditeurs-baladeurs eux-mêmes. Cela permet de dresser un tableau de ces mobilités musicales plus précis que la seule image (certes suggestive mais largement imparfaite) de la bulle isolante dans laquelle se placeraient les auditeurs-baladeurs. Les jeux avec les oreillettes (une, deux ou zéro), avec le volume sonore, la mobilisation accrue des autres sens (spécialement le regard) — voire de l'imaginaire en situation — montrent des ajustements permanents entre les acteurs et leur environnement lors de ces mobilités.

contact&info

► Anthony Pecqueux,
AAU / Cresson
anthony.pecqueux@grenoble.archi.fr

3. Thibaud J-P., « La méthode des parcours commentés », in Grosjean M., Thibaud J-P., 2001, *L'espace urbain en méthodes*, Parenthèses, pp 79-99.